

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 34

Artikel: Time is money
Autor: Schabzigre, Aimé
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224074>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques 11.1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.

LE LOGE DU REPOS ET DU SOMMEIL

C'EST le temps des vacances. Hâtez-vous d'en profiter, car il n'y aura peut-être plus de vacances, d'ici quelques années. Actuellement, la mode exige que l'on en prenne. Il y a un snobisme des vacances qui, à l'inverse de la plupart des autres snobismes, comporte tout de même un avantage : celui de nous remettre l'esprit en équilibre et le corps en bon état.

Mais, nous le répétons : il faut se hâter d'en profiter, car il n'en sera pas toujours ainsi. On annonce, en effet, des États-Unis, que deux médecins viennent de découvrir un petit appareil électro-chimique qui, appliqué sur les tempes, permet de ne plus dormir et de veiller aussi longtemps, autant de nuits qu'on le désire.

Notre collaborateur J. P. n'a-t-il pas démontré par A plus B que la machine humaine est celle qui travaille le moins et qui coûte le plus. Qu'en dites-vous ? N'est-ce pas que ces Américains veulent nous enlever jusqu'à la moindre chose qui faisait, jusqu'ici, le bonheur de l'homme. Il y a quelque temps, on annonçait qu'à l'aide de petites boules où se trouveraient concentrés des milliers de vitamines, nous serions dispensés de manger. Voici que maintenant, après avoir voulu nous ôter les plaisirs de la table et par le fait même, ceux de la conversation, on veut nous enlever les plaisirs du repos.

C'est absurde et inhumain. Heureusement, nous ne nous laisserons pas faire ; personne ne se laissera faire.

Car enfin, s'il serait exagéré d'affirmer qu'on travaille pour goûter ensuite la quiétude et la douceur du repos, on peut quand même prétendre que le labeur ne procure vraiment de la joie que quand il est suivi de repos.

Quant aux besognes fastidieuses, comment sera-t-il encore possible de les exécuter, s'il n'est plus permis de penser qu'après les avoir faites, on pourra souffler un coup avant d'entreprendre autre chose.

Vous me direz qu'il ne sera pas défendu de délaissier cet appareil américain. Mais cela, c'est la théorie. Pratiquement, oserait-on ne pas s'en servir ? Notre amour-propre qui nous fait exécuter tant de sottises, nous commanderait de l'employer continuellement, si nous nous en procurions un.

Mais si jamais tout de même, la mode commandait d'en user !...

C'est pourquoi on vous convie à profiter largement des vacances ; un temps viendra peut-être où elles seront interdites par le « bon usage ».

G. L.



LE BATSI DAI Z'AUTRO IADZO

AI a on par de senanne, vo desé quemet lè z'affère l'ant tsandzî po lè z'einterrâ. L'è bin su, lah mon Dieu ! mâ po lè batsî assebin. Accutâde vâi.

Ora, on ne bâtse quasu pe rein se mousse. Lo

mondo vint mécréant quemet tot et seimblie que l'ant adî pouàire que lo elliotsi dâo mothî vigne avau tandî que sarant dèso. L'è su que tot cein pào arrevâ, a tant de elliào tor que n'ant jamé ètâ pequâie bin drâte su lo tâi que faut pas ître mau'ebahya que se dèguenautsèyant. Adan, bon ! lè dzein sant pe rein qu'à mâitî batsî, et pu l'è tot. On sâ pe rein mé que l'è qu'on parrain âo bin onna marraina.

Dein lo vilhio teimps, po ein reveni âi batsî l'è lè menistre que fasant l'état civi. Lâi avâi pas dâi pétabosson quemet ora. Lo père dèves-sâi allâ à la tiura quand lo bouïbo ètâi fé et on fasâi dinse :

— Monsu lo menistre, vîgno po dâo novî.

— Quaise-tè, Jean-Louis ! E-te on batsè âo bin on demi-batse ?¹

— Po sti coup, l'è on gran de café. L'âodrâ mî on outro coup, se plliè-t-à Dieu !

— Quand a-te ètâ fête.

— Lo dzor de la Sainte-Madelon, lâi a onna dizanna de dzor justo dèvant lo petit goûtâ.

— Quemet lâi vâo-to dere ?

— Ma fenna ein pince po Nanette, mè po Méry. Adan, on la vâo batsî Suzette Marie Charlotte po cein que se marraina sarant la Suzette âo cordagnî, la Marie âo Bordon et la Charlotte dâi Bliesson. Mâ on vâo lâi dere Marienne.

Tot d'on coup, lo menistre que l'avâi âovret on outro gros lâivro, iò on inscriâi lè maryâ-dzo, no vouâitive dein lo blianc dâi get et no fasâi dinse.

— Dis vâi, Jean-Louis, lâi a rein que houit mâi que t'î maryâ et la bouïba l'è dza quie. Qu'è-te que l'è que clli commerce. T'è-io apprâi cein âo catsîmo ?

On ein oyâi son compto, allâ pî. On avâi l'allâie et la revagna et on pêtâve mingço su sa chôla ein verotteint nòutra carletta dein noutrè man que sagnîvant quasu dâo tant qu'on lè z'avâi frottâie po lè lavâ dèvant de veni.

Quand la débordounâie l'ètâi fête, lo menistre desâi :

— L'è bon po on coup, mâ lâi revint pas asse rîdo, se dâi iâdzo te tè remaryâve.

Et on repondâi ein quequelyeint :

— Vu pas tot parâi ein fère trafic.³

Adan dâotrâi senanne aprî vegnâi lo batsî.

L'ètâi justo dèvant lo prîdzo. Lè parrain et lè marraine l'ètant quie, dèvant la dzahyre,⁴ drâi dessus lâo piaute quemet dèvant lo bon Dieu. On âovressâi lè z'orolhie âo tot fin. Lo menistre no z'èpliquâve âo picolon tot cein que lè parrain dèvessant fère âo felhia. Quand no desâi :

— N'est-ce pas là ce que vous promettez ? on se vouâitive lè z'on lè z'autro po clinnâ la tîta ti ein on iâdzo. L'è cein qu'ètâi biau à vère elliào batsî, allâ lâi ! Et quand lo menistre ves-sâve l'iguiè su la tîta de la pouponna, se pi-râve l'è que l'arâ onna balla voix po tsantâ : Se desâi rein sarâi bouna à se laissî tot fère, et fail-lâi que se tsouyâi.

Ora, ein a que lâo faut batsî quand l'ant dâotrâi z'an et quand on lâo z'accouît l'iguiè, fant onna mouettâie quemet se voliâvant demandâ on parapliodze.

Faut que vo diesso assebin que quand Pièro Tatipotse l'ètâi venu po batsî son valet, lo menistre l'avâi de, quemet dit à ti :

— Vous êtes venu pour baptiser cet enfant...

Pièro Tatipotse l'avâi répondu :

— L'è bin su que n'è pas po lo rasâ.

Clli bouïbo assebin, lè pareint l'avant dèba-gâdzî dâo velâdzo po allâ âo dèfro. Adan, quand l'a zu veingt an, lo valet revint dein la coumouna vè lo menistre po avâi son extrait de batsî. Lo menistre que l'avâi jamé revu lâi dit :

— Vâi mâ, cò îte-vo ?

L'autro l'a répondu :

— Vo mè recougnâte pas ? L'è tot parâi vo que vo m'âi batsî !
Marc à Louis.

¹ Un fils ou une fille. ² Une fille. ³ Métier. ⁴ Chaire.

TIMES IS MONEY

L'OUT récemment, alors que nous venions d'accompagner un brave homme, Daniel Malempis, à sa dernière demeure, un ami, David Boisdebuis, accrocha ma manche d'habit et, me tirant un peu à l'écart, me fit la confidence que voici :

— Tu sais qu'il y a trois ans j'ai acheté le pré dit « de la Cotonnerie », ce qui m'a coûté 15.000 francs, plus la moitié des frais de mutation et de notaire. Il y a quinze jours, ensuite des circonstances que tu connais, je l'ai revendu exactement le même prix, tous les frais restant cependant à ma charge. Figure-toi que cette fois les honoraires du notaire étaient de 10 francs supérieurs à ceux que nous avions dû payer, il y a trois ans. Cela me paraissant anormal, je suis allé chez mon homme de loi avec les deux comptes pour lui demander si depuis 1928 le tarif avait augmenté.

— Non, me répondit-il.

— Alors, à quoi rime la majoration de 10 fr. du compte de cette année ? remarquai-je étonné.

— Il y a trois ans, je n'ai pas pu aller prendre le verre de vin que vous nous avez offert, aux témoins et à moi, tandis que cette année j'ai accepté votre invitation et y ai perdu au moins une heure ! *Time is money*, disent les Américains, il fallait donc bien que je tienne compte de ces soixante minutes en établissant mon compte.

Je restai coi et après avoir recouvré mes esprits, je me permis de faire la réflexion suivante d'un ton qui ne laissait aucun doute sur mes sentiments :

— Dix francs pour une heure de « travail » à la pinte, c'est quand même salé ! Une autre fois, M. le Notaire, je m'en souviendrai.

— Ce sera votre affaire, ajouta le notaire, mais comme preuve que je n'ai rien fait qui ne se pratique quotidiennement ailleurs, je vous citerai le cas de l'ouvrier du jardinier que j'avais chargé de tailler les arbres de mon jardin, ce printemps. Pendant une heure entière, cet homme s'amusa à rigoler avec ma domestique à laquelle il fait des yeux doux. Son patron m'a envoyé un compte indiquant sept heures de travail, dont une a été passée notablement devant la fenêtre de la cuisine où il n'y a pas d'arbre à tailler. Voici un second exemple : une lessiveuse forte en langue, mais incapable de faire deux choses simultanément, se mit, les bras sur les hanches, à pérorer l'autre jour à la fontaine du village pendant également plus d'une heure avec une autre commère. Croyez-vous qu'elle a déduit ce temps perdu du prix de sa journée ?

Là-dessus, moi, Henri Boisdebuis, j'ai fait re-

marquer à mon notaire cette simple chose :

— Le jardinier et la lessiveuse touchent un salaire suivant le temps qu'ils emploient pour accomplir un ouvrage fixé. S'ils lambernent ou font la causette plus que de saison, c'est l'affaire de l'employeur à protester, mais vous, homme de loi, vous avez un tarif et c'est d'après lui que vous devez taxer au maximum votre travail.

— Le tarif ne prévoit que des cas précis; tout ce qui est en plus constitue une tâche dont le prix doit être estimé librement, m'expliqua le notaire.

— Oui, mais partager un litre de vin, n'est pas une tâche au sens du langage commun, ajoutai-je d'un ton aigre-doux.

— Que serait-ce d'autre quand on compte le temps perdu ?

Ayant exprimé clairement ce que j'avais sur le cœur, je ne pris pas la peine de relever davantage l'inanité du raisonnement du notaire. Je sortis de son étude en jurant un peu tard, comme le corbeau de la fable, que l'on ne m'y reprendrait plus. A l'avenir, quand j'inviterai quelqu'un à venir boire « un verre », je m'assurerai au préalable que l'invité ne voit pas dans cette amabilité un motif à perception d'honoraires. S'il me répond « *Time is money* » ou quelque chose de semblable, je lui dirai : « Eh bien ! restez chez vous ».

Aimé Schabzigre.

LE PRÉSIDENT ET LE FACTEUR

DANS sa retraite de Tournefeuille, M. Gaston Doumergue n'a pas trouvé la paix complète à laquelle il aspirait. A l'heure du courrier, le malheureux facteur, pliant sous le poids, apporte, en effet, chaque jour à l'ancien président une énorme quantité de lettres. Il y a beaucoup de gens, sur tous les points de la France, des inconnus pour la plupart, qui ont quelque chose à dire, à demander, à proposer à M. Gaston Doumergue. Il y en a même qui lui envoient des cadeaux.

L'ancien président se passerait volontiers de ce volumineux courrier et, l'autre jour, voyant arriver le facteur et sa charge imposante, il s'écria :

— Ah ! ça, on veut donc m'obliger à prendre un secrétaire, comme à l'Élysée !

— Et moi un petit âne ! ajouta le facteur.

La Patrie Suisse. — Lire dans la « Patrie Suisse » du 15 août : « Le Loustro », nouvelle inédite de J.-P. Zimmermann, « L'Interview », par F. Gaudard, « La passion de Sadie Maberley, fille de roi ». Signalons parmi les actualités : la crue de la grande Schliere, l'éboulement sur la voie ferrée Filisur-Bergun, le cortège cycliste de Berne, l'incendie de la fabrique de chaises de Fribourg. La page sportive évoque le match Vienne-Suisse, les championnats de course-relais, le critérium cycliste de Berne. Une amusante visite aux studios d'Hollywood, une page de fort belles illustrations sur les chutes Victoria complètent le numéro.



UNE COURSE MANQUÉE

NOUS avons fait de superbes projets, tracé les grandes lignes de notre itinéraire, prévu les étapes, fait un compte approximatif des sommets à conquérir, des glaciers à franchir, prévu des variantes, laissé la place à l'imprévu et à l'imprévisible. Nous avons dû endiguer notre enthousiasme débordant, tempérer notre impatience du départ, différé au dernier moment pour une de ces causes futiles qu'on hésite à nommer. Nous avons mis tous nos soins et tout le souci de nos personnes à préparer des sacs cossus, garni de l'indispensable et d'un ordinaire suffisant pour un minimum de quatre jours. Les provisions avaient été choisies judicieusement et réparties équitablement entre nos garde-manger portatifs ; les brodequins avaient été remis sur la forme, graissés et ferrés à neuf, les fonds de culotte renforcés (il faut tout prévoir, même le pire) pour protéger efficacement nos parties nobles, les moins résistantes ; la corde avait été inspectée et repliée savamment dans toutes les règles du genre. Bref, nous n'avions rien négligé que... l'essentiel. Nous étions assurés contre les accidents par les soins du C. A. S., nous avions un congé en règle de quelques jours ; nous avions enlevé le consentement de nos femmes, non sans diplomatie et promesses de la part de l'ami V. ; nous pouvions partir l'esprit quiet et le cœur content.

Et nous sommes partis. Le premier train du matin nous mène jusqu'au fond du Valais ; le Viège-Zermatt nous enlève jusqu'à Stalden, où nous arrivons guillerets, dînons comme Anglais en ballade, et nous nous engageons pleins d'un zèle tout neuf sur le chemin de Saas. Nous entrons dans l'inconnu avec le sourire, les yeux disposés à bien voir, à photographier dans la mémoire un film ininterrompu de beautés et d'horreurs que nous développerons à loisir pour l'agrément des journées maussades.

Nous crânonnons au début sous nos sacs rebondis ; nous nous appliquons au pas montagnard, allongé, régulier, calme sans lenteur ; nous suons avec délice, assurés que c'est un signe de santé ; nous avalons stoïquement de la poussière, et quelle poussière ! préparée par les sabots des mulets, aromatisée de leurs déjections. Nous faisons tout au plus une halte-horaire au bord d'un ruisseau. Nous repirons largement à Eisten et plus largement encore à Huteggen, où nous nous rinçons le gosier à l'auberge, en face du Bietschhorn.

De Saas-Grund à Saas-Fée, dernière étape de la journée, nous maudissons les courroies qui nous scient les épaules, nous nous traitons de crétins pour ne pas avoir confié nos « fous-y-tout » au courrier postal, représenté, paraît-il, par un demi-escadron de mulets : les réflexions saluaires ne viennent jamais qu'après coup. « Ah ! si c'était à refaire ! ». Nous nous absolvons mutuellement de ne pas avoir eu assez tôt cette lumineuse idée, à la vue de Fée accueillant et coquet dans son cirque verdoyant et de la féerie du couchant sur les cimes neigeuses.

Nuit agitée pour R., qui se plaint d'une jambe. Grasse matinée, puisque l'ordre du jour ne comporte que la montée à la cabane. Réveil quelconque, tôt assombri par la détermination de R. :

— Je n'ai pas fermé l'œil, nous dit-il. Ma jambe se refuse à grimper et consent seulement à me supporter à l'horizontale. Je vais expédier mon sac par la poste et regagner pedibus Stalden après votre départ.

Nous insistons inutilement pour le retenir tout au moins à Saas jusqu'à notre retour. Ainsi amputé, le quatuor devenu trio s'engage sur le sentier qui monte, monte vers la lumière et les fiers sommets. La cabane, sentinelle debout sur un éperon rocheux, nous fait signe de son drapeau flottant qui se détache sur l'azur. Quatre ou cinq heures de montée abrupte nous y conduiront.

L'élan est donné, il n'y a qu'à le soutenir. Mais le soleil tape dur en plein après-midi. De temps à autre, l'ombre claire d'un mélèze a pitié de nous et nous retient un instant ; elle insinue dans les veines de mes deux camarades, je ne sais quel philtre langoureux qui rend leur pas pesant et les fait se plaindre du poids grossissant de leur sac :

— C'est bête de se charger pareillement ! On a toujours peur d'avoir faim ! Pour ce qu'on mange en course !... Ces boîtes de conserves sont comme du plomb !

Et les voilà qui ralentissent, multiplient les arrêts, si bien que je prends de l'avance, espérant les entraîner. Hélas ! l'ombre du dernier mélèze est la plus forte. Je les hèle : ils ne bou-

gent pas. Je les attends : ils vident leur gourde. Je réitère mes appels : ils se couchent. Je leur lance des qualificatifs énergiques pour les secouer : ils daignent me faire signe de descendre ou qu'ils vont descendre. Je les rejoins :

— Nous renonçons, avouent-ils à l'unisson.

— Par un temps pareil, vous voulez rire !

— Pas du tout, répondent-ils en épongeant leurs visages où tout le sang semble s'être porté ! Impossibles d'aller plus haut !

— Voyons, qu'y a-t-il ?

L'un se plaint du cœur, l'autre des poumons, avec le plus grand sérieux et la plus intime conviction. Le souffle leur manque et leur coupe les jarrets...

— Nous irons aussi lentement qu'il faudra, nous avons amplement le temps. Demain, ça ira comme sur des roulettes, le dos léger, dans la fraîcheur des glaciers...

— Au contraire ; plus on monte, plus grandit la difficulté de respirer. Nous n'avons qu'un parti à prendre : redescendre.

— C'est l'entraînement qui nous manque : nous nous aguerrirons dans de modestes ascensions autour de Saas, et dans deux jours, nous pourrons attaquer les 4000.

— Non, il n'y a rien à faire, affirment-ils. Nous pouvons regagner Stalden ce soir, y rejoindre l'ami R., et demain surprendre agréablement nos femmes.

Et bêtés de nouveau, nous dévalons le sentier caillouteux. J'enrage intérieurement, d'autant plus que je suis particulièrement dispos et capable des plus fortes randonnées ; mais on ne se lance pas seul en haute montagne, et la compagnie d'amis est le premier des agréments, celui qui fait goûter doublement les merveilles de la nature. Je marche, honteux de notre défaite, me retournant souvent pour admirer Dôme, Täscherhorn, Alphubel et *tutti quanti*, répondant sans aménité aux pointes de mes camarades qui, par jeu, se dilatent la rate en riant de mon désappointement. Si je ne connaissais leurs aptitudes d'alpinistes, je croirais qu'ils me jouent une comédie à leur façon pour étouffer quelque dictamen trop scrupuleux.

Nous brûlons Saas-Fée, où l'on connaît nos ambitieux projets et retrouvons sans enthousiasme le chemin muletier. Nous nous consolons d'un bon souper et d'un bon gîte à Stalden ; nous nous endormons en désirant la pluie pour le lendemain et le surlendemain, une de ces pluies battantes qui font rentrer les escargots dans leur coquille, afin d'avoir l'excuse du retour précipité.

Le lendemain, soleil éclatant : nous rentrons penauds comme des renards que des poules auraient pris.

A. Gaillard.

« RESQUILLAGE » MEDICAL

PARMI les mille et un resquillages, fruits acides de notre époque, communément pratiqués par les spécialistes, il en est un bien connu et particulièrement redouté des docteurs : la consultation par téléphone, en société ou dans la rue.

A peine sorti de chez lui, l'autre jour, le bon docteur X... est happé par un de ces redoutables clients qui, saisissant la belle occasion, lui énumère, sans omettre le moindre détail, les troubles divers dont son organisme est le siège.

Gravement, après un examen rapide par-dessus ses lunettes, l'homme de science décrète :

— Attendez, il faut que je vous ausculte. Tirez la langue.

— ...

— Fermez les yeux.

— ...

Lorsqu'il les rouvrit quelques instants plus tard, le patient se vit entouré de badauds amusés et constata, confus, la disparition du malicieux docteur.

Un refuge. — Faut-il absolument que tu ailles au club ce soir ?

— Non, mais j'y vais parce que j'ai besoin de repos.